L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

BUREAUX : rue de Chartres No 73. NOUVELLE-ORLEANS, JEUDI MATIN, 24 AOUT 1882. 55me Année.

Dufour, Bonnet & Cie., Propriétaires-Editeurs | Pris

Entered at the Post office at New Orleans, La as Second Class Matter.

NOUVELLE-ORLEANS.
JEUDI, 24 AOUT 1882.

PRIX DE L'ABONNEMENT

ÉDITION QUOTIDIENNE.

Un an	$12 00
Six mois	6 00
Trois mois	3 00
Un mois	1 00

On s'abonne aussi, à la semaine, avec les porteurs.

ÉDITION DU DIMANCHE.

Un an	$2 00

Renferme deux feuilletons.

ÉDITION HEBDOMADAIRE.

Un an	$3 00
Six mois	1 50
Quatre mois	1 00
Trois mois	75

Renferme deux feuilletons.

Nécessité des petites fermes.

Simple tableau.

Etudiez la vie d'un richard, d'un millionnaire ; suivez de l'œil ses habitudes, ses agissements (nous mettons de côté les exceptions, bien entendu). Comme, d'ordinaire, il apporte peu d'attention aux petits détails, comme il fait peu de cas des choses de médiocre valeur de quelle façon négligente sont parfois administrés ses grands biens, avec quel superbe dédain même il abandonnera ou laissera se perdre, à certains moments d'oubli, dans certains accès de fantaisie, une somme qui ferait la fortune du pauvre, et dont les petites gens tireraient un si merveilleux parti! Que voulez vous? L'habitude de vivre grandement, au sein de l'abondance a produit presque totalement ces effets : la nature humaine le veut ainsi.

Réduisez maintenant la fortune de cet homme, vous le verrez immédiatement apporter plus de soin dans l'administration de ce qu'il possède, serrer davantage les cordons de sa bourse ; et cela, dans la proportion exacte de cette réduction.

C'est la loi générale que subit instinctivement l'humanité. Prêtez la moindre attention à ce qui se passe autour de vous; examinez, observez, et vous verrez cette loi s'appliquer presqu'invariablement à toutes les situations de la vie, à toutes les branches de l'activité.

Ce phénomène est surtout évident, palpable, il se généralise surtout dans l'administration de la grande propriété.

Le premier défaut de cette sorte d'administration, c'est que la direction réelle n'y reste pas aux mains du directeur naturel. Un cet grand seigneur, un cet gros propriétaire foncier ; c'est un titre qui oblige ; il faut bien avoir son intendant, son majordome, son économe, peu importent les noms, puisque, partout, ils expriment une seule et même chose—c'est faire le transfert de l'administration, des mains du propriétaire à celles d'un employé, d'un étranger dont, si fidèle, si habile que soit, d'ailleurs, cet employé, l'œil ne vaudra jamais celui du maître

Il en résulte, inévitablement, une foule de déperditions occasionnées, soit par les frais d'une et, parfois, de plusieurs sous-directions superposées, qu'un autre système d'exploitation ferait éviter; soit par les complications de toute sorte qu'entraîne une grande et vaste culture; soit par les négligences qu'apporte dans ses travaux l'ouvrier engagé à tant le jour, à tant la semaine, à tant le mois, que les choses s'allentissent ou mal, tandis que comme petit fermier, propriétaire, ou même tenancier, il travaillerait pour lui-même, et se trouverait directement intéressé à faire produire à la terre toutes qu'elle peut donner, plus même, s'il est possible.

Cela est si vrai que, dans les pays de grande propriété, vous ne verrez jamais le propriétaire lui-même se mettre sur les bras les tracas, presque les impossibilités, d'une exploitation unique. Il fait appel à des cultivateurs connaissant leur métier; il leur livre tant d'acres à cultiver pour tant d'années, moyennant telle redevance annuelle, et il gagne énormément à l'application d'un pareil système. Autant de fermiers tenanciers, autant de propriétaires à temps intéressés à faire produire le plus possible la terre qu'ils ont à bail.

Certes, il y a de bien grands propriétaires et Angleterre, par exemple, où ils sont une véritable plaie ; eh bien, nous osons affirmer que si, depuis quelques cent ou deux cents ans, ils avaient suivi le système d'exploitation adopté par nos planteurs, le pays en serait depuis longtemps délivrassé ; les frais de toute sorte, ceux qui sont prévus, surtout ceux qui sont imprévus et qui dépassent toujours, de beaucoup, les premiers, les déperditions, les négligences, les infidélités, mille causes diverses qu'il serait trop long d'énumérer, et qu'il est impossible de prévoir ou de combattre, les auraient ruinés depuis un demi-siècle.

Nous l'avouons, en toute franchise, nous ne comevons pas que certains de nos planteurs aient pu résister vingt ans à l'application d'un pareil système qui, avant la guerre déjà, les condamnait, aux avances et aux emprunts perpétuels, qui, depuis cette époque, grâce à la détresse où ils ont été fatalement et subitement plongés, eût dû, cent fois pour une, les balayer de la surface de la Louisiane.

Un court et simple tableau pour terminer.

Voici une grande plantation aux trois quarts incultes; la désolation y règne, la gêne s'y fait sentir partout. Au milieu, une famille honorable, qui porte un grand nom peut-être, qui eut, jadis, une situation enviée. Elle y vit plus péniblement qu'un simple fermier français sa récolte prochaine ne lui appartient peut-être pas. Qui sait? Peut-être même, grâce aux hypothèques, n'a-t-elle plus qu'une propriété quasi nominale.

Maintenant, voici dix, quinze familles, qui arrivent dans le pays pour s'y livrer à la culture ; l'une offre au planteur de lui prendre une vingtaine d'acres à bail, en attendant qu'elle puisse payer la terre qu'elle va cultiver et améliorer; l'autre lui achète 15 à 20 acres; une troisième, une quatrième, etc, 20 à 30, suivant les ressources de chacune.

Par suite de cette opération, voilà notre planteur dégrevé. Il remonte à flot, et il lui reste encore plus de terres qu'il n'en pouvait cultiver hier, et il sera à même, désormais, de les mettre toutes en excellent rapport.

Tout ce monde-là se met à travailler autour de lui, donne une grande valeur à des terres qui n'en avaient guère plus que dans l'imagination de leur propriétaire. La vie revient là où était le désert ; un hameau, un village, s'élève—on sait comme les choses vont vite en ce pays. Il y a de nouveaux arrivants, les familles augmentant. Il s'établit un, deux, trois petits magasins, bientôt une école, puis une église ; un, deux trafquants viennent bientôt planter leur tente au milieu de cette petite population. Voici le commerce qui surgit. Dans 10 ans, vous serez un gros bourg ; dans quinze, il vous faudra absolument votre embranchement de chemin de fer.

Qu'est devenu le planteur au milieu de tout ce remue-ménage, de tout ce progrès? pensez-vous qu'il ait déchu? n'a-t-il pas une position plus heureuse, plus belle, plus noble, plus enviable que celle qu'il possédait jadis, alors qu'il vivait dans la gêne, au milieu de 40 à 50 noirs qu'il avait pour tout entourage? que celle même dont il jouissait, avant la guerre, quand, dévoré d'ennui, au milieu de son luxe, était obligé, pour jouir réellement de la vie, d'aller en ville, ou de courir en Europe, dépenser, en quelques semaines, le meilleur de son revenu?

Le tableau est-il vrai? la perspective est-elle claire? Pourquoi donc hésiter?

LA JUTE.

Une expérience de M. Théophile Harang.

Dans notre numéro d'hier paraissait un tout petit article commençant ainsi :

Nous avons sous les yeux un échantillon de jute poussé, cette année; il est d'une rare beauté et d'une taille étonnante : plus de 8 pieds de la racine à la partie supérieure de la tige.

Et nous ajoutions que cette jute avait été plantée fort tard dans la saison, dans un terrain longtemps inondé, ce qui rendait un pareil résultat, obtenu en si peu de temps, véritablement prodigieux.

Nous ignorions parfaitement que M. Théophile Harang fût en ville.

Nous n'avons pas la prétention d'apprendre à nos lecteurs qu'il a consacré une bonne partie de sa vie, et presque toute sa fortune, à l'étude des différentes méthodes propres à développer parmi nous nous ne savons combien d'industries destinées à faire la fortune du pays. Au nombre de ces études, il faut placer, paraît-il, celle de la culture de la jute et de l'extraction du textile qu'elle renferme.

Or M. Théophile Harang, qui fait à l'Abeille l'honneur de la lire assidûment, s'est présenté, hier, dans nos bureaux pour examiner l'échantillon dont nous venions de faire l'éloge. Nous n'avions rien dit de trop, paraît-il. Les quelques tiges que nous avons envoyées M. Thompson, de la Pointe-Coupée, sont superbes.

M. Th. Harang nous a priés de lui confier une tige ou deux, nous promettant de nous rapporter, au bout de deux heures, en parfait état, tout le textile que l'on en pouvait extraire.

En effet, deux heures après, grâce au procédé particulier qu'il possède et qui lui permet d'opérer avec une grande rapidité, il nous a apporté un énorme écheveau de fibres parfaitement lisses, d'une grande finesse et d'une remarquable longueur. Une preuve de plus, et bien évidente, bien palpable, de la possibilité d'établir chez nous, facilement, et sur une grande échelle, l'industrie de la jute.

Nous remercions sincèrement M. Théophile Harang de l'expérience à laquelle il nous a fait assister, et nous nous promettons bien de revenir sur cet intéressant sujet.

Nous avons reçu, hier, une forte brochure qui sort de l'imprimerie de MM. L. Graham & Son, 127 Gravier : c'est le tableau de la récolte de sucre et de la récolte de riz, en Louisiane, en 1881-82, par M. A. Boucherean, 61 rue du Camp, Nile-Orléans.

Nous ferons, plus tard, des extraits bien intéressants du beau travail de M. Boucherean.

Un mariage louisianais à Paris.—On nous écrit de Paris, à la date du 9 août:

Lundi dernier a eu lieu à la mairie du huitième arrondissement le mariage de Mademoiselle Blanche Carrière, fille de M. Antoine Carrière, le digne président de la Chambre du commerce français à la Nouvelle-Orléans et de la Société française de bienfaisance et d'assistance mutuelle, avec M. Elie Maine Gontier de Biran, rédacteur principal au ministère de l'intérieur, officier d'Académie et écrivain distingué.

Les témoins de la mariée étaient M. Ernest James Brulatour, premier secrétaire et actuellement chargé d'affaires par *interim* des Etats-Unis, et le général Meredith Read, ancien ministre des Etats-Unis en Grèce. Le marié, qui est descendant du célèbre philosophe Maine de Biran, avait pour témoins son oncle le lieutenant-colonel Lespinasse, du 82e de ligne, et son cousin, le comte Alfred de Biran.

Hier, la bénédiction nuptiale a été donnée aux jeunes époux, dans la belle église de Saint Augustin, par Sa Grandeur Mgr l'évêque de Laval, en présence d'une nombreuse assistance, en milieu de laquelle on remarquait la plupart des familles louisianaises présentes à Paris.

Un lunch a réuni ensuite les invités chez madame Carrière, avec laquelle les jeunes époux doivent résider. Inutile de dire qu'on a eu un bonheur des nouveaux mariés et que chacun a adressé ses félicitations au digne chef de la famille nombreuse et estimée, dont madame de Biran est la Benjamine.

M. Antoine Carrière se propose de repartir pour la Nouvelle-Orléans vers la fin du mois.

—Le Malakoff Bitter est une boisson à la fois Ferrée au goût et ordonnée à la santé

—On lit dans le *Messager d'Athènes* du 27 juillet :

"On a parlé d'une association des dames athéniennes contre le luxe. Les journaux étrangers, qui ont reproduit ce que nous avons écrit à ce propos, félicitent nos dames d'avoir pris une si salutaire initiative.

"Un journal allemand a parlé du luxe des dames grecques dont les maris ne servirient qu'à payer les factures de leurs créancières. Nous ne nions pas les progrès que le luxe, un luxe de bon goût le plus souvent, les Hellénides s'habillant avec recherche et simplicité, a fait à Athènes et dans les principales villes de la Grèce. Mais les Hellénides aiment, en cela, l'exemple des dames de tous les autres pays qui, à l'exception des Françaises, mettent moins de goût dans leurs parures, qui coûtent tout aussi cher. L'association dont il s'agit ne fait pas beaucoup parler d'elle.

"Nous ne savons pas si elle a rédigé ses statuts et fait beaucoup de prosélytes. Elle serait d'ailleurs impuissante à arrêter les progrès du luxe. Les dîtes somptuaires que l'on connaît n'ont jamais empêché une dame de faire une robe de moins, de retrancher quelque chose à sa parure. Les Hellénides ne sauraient faire d'exception. Elles subiront, comme toutes les dames, le joug qu'elles trouvent assez léger, du reste, des couturières de Paris."

La *Gazette de l'Allemagne du Nord*, commentant l'article du *Morning Post*, d'après lequel toutes les grandes puissances, à l'exception de l'Angleterre, seraient disposées à placer le canal de Suez sous le contrôle d'une commission mixte, analogue à la commission du Danube, émet les réflexions suivantes :

"L'assertion du *Morning Post* est inexacte.

"Comme la navigation anglaise dans le canal de Suez constitue 75 à 80 0/0 de l'ensemble du transit, nous ne croyons pas que les autres puissances songent à suggérer à l'Angleterre l'idée de subordonner ces intérêts importants aux décisions d'une majorité non anglaise.

"Le *Morning Post* veut sans doute effrayer ses lecteurs en attribuant des plans fantaisistes aux puissances continentales et en présentant comme n'ayant aucune chance d'aboutir les propositions de ces puissances relatives à la protection du canal de Suez.

"Au reste, il ne s'agit que d'une protection provisoire et non pas d'une protection définitive.

"Pour assurer la protection définitive du canal de Suez, il serait nécessaire de modifier les traités. Or, cette modification ne peut être l'œuvre de la conférence."

—Le bombardement d'Alexandrie n'a été qu'une opération secondaire et, en quelque sorte, une diversion pour détourner l'attention d'Arabi et pour diviser ses forces. La reconnaissance poussée avec assez peu de succès, à ce qu'il semble, contre Ramleh prouve, en effet, que, sur ce point, les Anglais se tiennent sur la défensive et qu'ils n'y sont point en force pour tenter une entreprise sérieuse. Une marche d'Alexandrie sur le Caire, par le Delta, serait d'ailleurs hérissée de difficultés, à travers un pays sillonné de canaux et susceptible d'être submergé par la rupture des digues. Aussi les opérations des Anglais de ce côté se borneront-elles sans doute à l'occupation des ports et des principaux points stratégiques de la côte.

L'attaque principale paraît devoir se faire par l'isthme, dont les Anglais tiennent les deux extrémités par leurs flottes. Les troupes venues d'Europe, qui débarqueront à Port-Saïd, et les contingents fournis par les garnisons de l'Inde, qui prendront terre à Suez, pourront se réunir au centre de l'isthme, à Ismaïlia, sur le lac Timsah, au débouché du canal d'eau douce et au sommet de la courbe décrite par le chemin de fer du Caire à Suez. C'est d'Ismaïlia que le général Wolseley marchera sur le Caire, en suivant la voie ferrée et le canal d'eau douce.

Arabi a donc la double obligation de faire face aux troupes anglaises qui occupent Alexandrie et à celles qui débouchèrent de l'isthme. Il a pouvu à la première partie de cette tâche en se retranchant à Kafr-Douar, à cheval sur le canal Mamoudieh et sur le chemin de fer d'Alexandrie au Caire, et en reliant par des lignes fortifiées le lac Mariout et le lac d'Aboukir, qui flanquent à gauche et à droite cette position. Celle-ci, d'un abord difficile de front, ne peut être tournée que par le lac d'Aboukir dont le lit est en ce moment partiellement à sec ; elle couvre, à tout événement, la ligne de retraite d'Arabi, par Damanhour sur le Caire.

Arabi a d'autant plus à redouter l'attaque des Anglais par Ismaïlia, que cette opération, si elle est couronnée de succès, peut lui couper sa retraite vers la Haute-Egypte et le réduire à l'alternative de mettre bas les armes en plein Delta ou de se jeter dans le désert Libyque, dans lequel l'armée de Cambyse a trouvé la mort. Aussi le dictateur a-t-il pourvu à cette éventualité en dirigeant le gros de ses forces sur Tel-el-Kébir. Cette position, dont aucun relief de terrain ne relève d'ailleurs les qualités défensives, car le pays qui l'entoure est entièrement plat, s'est recommandé à l'attention du chef de l'armée égyptienne par son importance stratégique. Située à 50 kilomètres d'Ismaïlia, non loin du point où le canal d'eau douce et le chemin de fer cessent de se côtoyer, elle couvre Zagazig, où se trouvent à la fois la jonction des lignes de Damiette et de Suez sur la capitale et les prises d'eau qui peuvent remplir le canal, à défaut des écluses du Caire. Outre cela, Arabi a fait exécuter des travaux de fortifications à Salhieh, sur le lac Mazama, à mi-chemin de Tel el-Kébir et d'Ismaïlia, et il établit une forte avant-garde à Nefiche, qui n'est qu'à 3 kilomètres de cette dernière ville. Les Anglais auront donc à enlever les positions de Nefiche, de Salhieh et de Tel-el-Kébir avant d'atteindre Zagazig, d'où ils pourront marcher sur le Caire.

La *Gazette nationale*, parlant de l'entrevue d'Ischl, dit qu'il est impossible de méconnaître l'importance toute spéciale de la rencontre des deux empereurs dans les conjonctures actuelles. La politique des hommes d'Etat dirigeants, tant en Allemagne qu'en Autriche, s, dit la *Gazette*, dans les points principaux, suivi une ligne parallèle, dont le but capital est le maintien de la paix européenne. Aussi la feuille berlinoise est-elle d'avis qu'il faut attacher à l'entrevue des deux souverains une signification politique.

L'empereur Guillaume passera le 2 septembre, près de Berlin, en revue toutes les troupes qui composent la garde du corps. Les officiers étrangers invités aux manœuvres d'automne assisteront à cette revue.

La Chambre des communes d'Angleterre vient de prendre une résolution importante. Elle a décidé de ne pas convoquer durant la session actuelle les électeurs des bourgs-pourris de Gloucester, de Macclesfield, de Sandwich, de Boston, de Canterbury, de Chester et d'Oxford. Il ressort du discours prononcé par l'attorney général que les élections de ces districts avaient été annulées comme entachées de corruption. Sur un total de 32,000 électeurs, plus de 9,000 se seraient laissé corrompre. La suspension des droits électoraux n'était certes pas une manœuvre de parti, car les scrutins dans ces circonscriptions avaient donné la majorité à 11 libéraux, partisans de l'administration actuelle et à 3 conservateurs. Cette sévérisure est autorisée par la loi. Si la Chambre était dissoute avant l'expiration régulière du mandat de ses membres, ces circonscriptions ne seraient pas représentées au prochain Parlement.

Les Chambres luxembourgeoises, convoquées il y a quelques jours en session extraordinaire, se sont de nouveau prorogées le 4, après avoir voté le projet d'emprunt qui avait motivé leur convocation. Dans les couloirs de la Chambre, divers députés ont interpellé à cette occasion, le ministre d'Etat au sujet des bruits relatifs à un projet d'annexion du grand-duché à l'Allemagne, dont il avait été question dans certains journaux étrangers. L'*Indépendance Luxembourgeoise* se dit autorisée à affirmer que le ministre d'Etat aurait répondu qu'il était en mesure de démentir absolument l'existence d'une entente négociée ou établie entre l'Angleterre et l'Allemagne, relativement au grand-duché, à propos des affaires égyptiennes. Il aurait démenti non moins catégoriquement les assertions d'après lesquelles des négociations auraient lieu dans le même but entre La Haye et Berlin. "Les Luxembourgeois, dit la feuille locale, enregistreront ces déclarations avec grande satisfaction."

L'Angleterre a répondu à la circulaire de l'Espagne relative au canal de Suez qu'elle ne refusait pas, en principe, d'accéder au désir de l'Espagne, mais qu'elle devait répéter la remarque déjà faite à l'Allemagne, que la sécurité du canal incombait d'abord à l'Egypte, et, à son défaut, à la Turquie.

L'Angleterre a ajouté que, si des circonstances exceptionnelles mettaient en péril la sécurité du canal, elle accueillerait volontiers la participation des puissances intéressées, et que l'Espagne étant l'une de ces puissances, la coopération de vaisseaux de guerre espagnols, pour protéger la libre navigation du canal, serait acceptée avec plaisir.

Une dépêche de Londres, publiée par le *Diritto* et la *Gazetta del popolo*, dit que lundi dernier une scène violente a eu lieu entre M. Gladstone et l'ambassadeur ottoman. M. Gladstone a qualifié la politique de la Porte de malhonnête, et Musurus-Pacha lui a répondu en termes très énergiques. L'incident s'est terminé par des excuses réciproques.

Horsford's Acid Phosphate

Pour les hommes de profession qui fatiguent trop leur cerveau.

Le Dr CHAS. T. MITCHELL, de Canandaigua, N. Y., dit: "Je considère le Phosphate comme un restaurateur souverain de la force cérébrale ou de l'énergie nerveuse."

—La Suisse, avec ses hautes montagnes couvertes de neiges et de glaces éternelles, possède une flore aussi belle que variée. Des plantes savoureuses dont le suc donne le lait des troupeaux entourent le chalet du fromager. A côté de la gentiane jaune, des silènes au rose vif, de la benoite aux grandes fleurs dorées, de la nigritille à l'odeur de vanille, de la primevère, de la rose des Alpes, pousse la jolie fleur connue sous le nom d'edelweiss. Cette fleur, qui forme sur les sommets de blanc tapis de velours, est particulière à la Suisse et au Tyrol; elle est inconnue dans les Pyrénées et autres chaînes de montagnes. Cependant un touriste anglais, M. Green, membre du Club alpin, vient de retrouver l'edelweiss aux antipodes.

Parti il y a deux ans pour la Nouvelle-Zélande avec des guides de Grindelwald, il est revenu ces jours derniers, rapportant de ces pays lointains des plantes d'edelweiss semblables à celles qui croissent dans les Alpes bernoises. Ces edelweiss ont été découvertes sur le mont Cook, dans la Nouvelle Zélande. La couronne de la fleur est absolument indentique à celle de l'edelweiss suisse, mais la tige de l'edelweiss océanien est enveloppée depuis la couronne jusqu'à la racine, de petites feuilles argentées, tandis que la tige de la fleur des Alpes est nue.

Le Journal des Débats :

La crise ministérielle, se durée, ses incidens viennent de porter une grave atteinte à l'autorité de la Chambre des Députés. Elle sait bien ce qu'elle ne veut pas; elle ne sait plus ce qu'elle veut.

Se relèvera-t-elle aux yeux de l'opinion publique? Avec la question d'Orient qui se pose, avec ces changemens d'alliances qui modifient l'équilibre européen, la France avait besoin d'une représentation à la hauteur de sa mission: pour tracer à l'intérieur la route par laquelle la démocratie doit marcher avec calme et sagesse vers le progrès et la liberté, le pays espérait trouver, dans les circonstances où nous sommes, sinon d'éclatantes personnalités, du moins des esprits droits, résolus à suivre une ligne de conduite gouvernementale. La déception est complète. On voit maintenant de quel secours a été le scrutin d'arrondissement.

Les faits parlent plus éloquemment que toutes les dissertations; ils crient! Et l'heure est proche où plus d'une conscience rebelle se rendra à l'évidence, où, malgré des intérêts personnels froissés, le corps électoral comprendra que pour relever le niveau des délibérations parlementaires, il faut élargir l'horizon des compétitions locales et rehausser le but des fonctions législatives.

Autant il avait été en effet aisé d'obtenir des diverses fractions du parti républicain la discipline nécessaire pour surmonter les obstacles, autant il est difficile, maintenant qu'on est victorieux, de faire un pas décisif vers cette unité intellectuelle nécessaire pour durer.

A force de répéter: il est avant tout indispensable que la Chambre soit pratique et sache traiter des affaires, on est arrivé à créer une Assemblée d'où les idées politiques sont absentes. Pour établir quelque homogénéité et quelque consistance dans une démocratie aussi divisée que la nôtre, il fallait s'appliquer à faire son éducation à la tribune, en élevant les discussions et en ne craignant pas parfois les luttes toutes spéculatives.

L'abus était certes à éviter; on est tombé dans un abus contraire, bien plus dangereux par sa stérilité. Les conversations parlementaires acceptées en Angleterre, chez un peuple où, depuis des siècles, les habitudes du gouvernement représentatif ont passé dans les mœurs, chez un peuple où les partis sont nettement classés, où la forme de gouvernement n'est pas en péril, tout cela n'est pas possible en France. Nous ne pouvons pas oublier que le suffrage universel est encore ignorant ou inexpérimenté.

Il y a des idées de justice, des maximes générales, des règles sans lesquelles les opinions manquent de consistance et les caractères de dignité. Sans vouloir ressusciter l'Ecole doctrinaire, il est cependant permis de dire qu'on lui doit le retentissement et la hauteur des débats à la tribune pendant trente ans.

Ce qu'il y avait peut-être de trop sous un autre régime, la Chambre ne l'a pas assez ou plutôt ne l'a pas du tout. Le défaut de culture d'esprit n'en serait-il pas la principale cause? Il ne suffit pas d'être un brave homme pour faire de la politique, et le plus un journal ne suffit pas davantage pour la connaître. Les traditions autrefois suppléaient, comme elles suppléent encore dans certains milieux, à cette insuffisance dont l'opinion publique se plaint. Mais aujourd'hui les traditions ont sont-elles?

C'est notre force, dans la vie ordinaire, d'être fils de nos œuvres. Le travail obstiné, l'équilibre des facultés dans notre société contemporaine trouvent leur récompense. A quelles conditions, au contraire, s'ouvre la politique? Quels devoirs la remplissent? Servir les électeurs. Il n'en a pas toujours été ainsi. Nous avons été plus heureux ; nous avons été plus sûrs de nos hommes d'Etat. Qu'on ouvre l'histoire! Grâce à eux, malgré des crises même violentes, le pays n'était pas inquiet. Il sentait, dans sa confiance un peu crédule, que l'Assemblée qui le représentait lui était supérieure. Le temps arrivé, au contraire, où, sans qu'on s'en aperçoive, le pays est de plus en plus supérieur à son gouvernement.

Une dépêche de Madrid, 8 août, dit que des désordres ont éclaté à Andore. Il y a eu un mort et quelques blessés.

☞ Les médecins de notre ville sont unanimes à reconnaître l'efficacité du Malakof Bitter comme tonique.

L'agence Havas :

Alger, 8 août.

Des avis d'Ain-Sefra signalent la soumission de quelques tentes de Rézaïna, notamment celle du neveu du caïd des Rézaïna-Gerabe.

Ces indigènes sont arrivés avec une caravane des Doui Menia, venant de la vallée de l'Oued-Zousfana.

Ils affirment que depuis dix jours les Doui Menia auxquels se sont joints les Rezaïna et les Oued-Seroun, sont en marche contre les marabouts.

Cette version est confirmée par des informations venant d'une autre source. Les Doui-Menia seraient conduits par Kaddour ben-Tayeur, chef qui joint actuellement d'une grande influence parmi ces tribus.

Le goum des Doui-Menia, fort de 80 cavaliers et de 1,500 fantassins, était le 1er août à Morre, près de Tafel Djaghet; il marchait entre El Sliman, avec l'intention de le poursuivre jusqu'à Rabama.

On assure que le caïd du Tablalet, frère du sultan du Maroc, a écrit aux Doui Menia qu'il approuvait leur conduite à l'égard de El-Sliman et de Si-Kaddour.

Extrait du compte-rendu de la séance du 8 août de l'Académie de Médecine de Paris :

Le lait contaminé, soit par l'eau employée à laver les vases qui les contiennent, soit par le contact des objets et des personnes qui entourent les malades atteints d'affections contagieuses, telles que la fièvre typhoïde, la scarlatine, la diphthérite, peut devenir un milieu de culture très favorable au développement des germes miasmatiques et le véhicule qui propage ces germes. Ce fait ressort d'un grand nombre de faits rapportés ou observés par M. Hart, médecin anglais. Ce praticien affirme que 72 épidémies, la plupart de fièvre typhoïde, ont eu pour point de départ l'ingestion de lait contaminé.

Ce fait d'ancesse est loué par M. Bouchardat; le savant professeur partage l'opinion de M. Parrot sur les services qu'on peut attendre de l'allimentation pour les enfants syphilitiques et autres du régime institué à la nourricerie de Vincennes. M. Bouchardat rappelle que ses analyses chimiques et ses expériences avaient depuis longtemps rapproché, soit à cause de l'alcalinité, soit à cause de la présence de l'urée, le lait d'ancesse et le lait de femme. Mais ce dernier se modifie à mesure que l'époque de l'accouchement s'éloigne; il renferme des quantités de beurre en proportion croissante. Quoiqu'il en soit, et bien qu'on puisse attribuer à l'isolement de la nourricerie une part des succès de M. Parrot, il demeure acquis que le lait d'ancesse doit dans les premiers mois de l'allaitement être substitué au lait de vache et même à celui de chèvre.

Les autorités militaires ont décidé d'abandonner définitivement la forteresse de Koniggraetz, en Bohême, qui n'avait pas été occupée depuis la bataille de Sadowa. Les bâtiments et le terrain ont été vendus aux autorités communales. C'est sous les murs de cette forteresse qu'a été livrée, le 4 juillet 1866, la bataille décisive entre les armées combinées de l'Autriche et de la Saxe, placées sous les ordres du feld-maréchal Benedeck, et les trois armées prussiennes, commandées par le roi Guillaume. Ce n'est qu'en France que cette bataille porte le nom de Sadowa ; en Allemagne, elle a toujours porté celui de Koniggraetz.

La direction spéciale du génie militaire pour les travaux de l'arsenal de la Spezia a reçu l'ordre de hâter l'exécution des nouveaux travaux qui doivent se faire dans cet arsenal.

Ces travaux consistent :

1° En un grand magasin de charbon de la capacité de 10,000 tonnes;

2° En un chemin de halage à rails;

3° En des scies, des hangars pour blindage, pour chaudières et pour dépôt d'embarcations;

4° En une conduite d'eau potable et pour l'alimentation des machines;

5° En un grand bassin de radoub capable de recevoir les plus grands navires.

La dépense pour tous ces travaux a été prévue à la somme de 8,500,000 fr.

On commencera par construire le magasin du charbon et le chemin de halage.

—Quelques détails techniques à propos des tambours que le ministre de la guerre, en France, a restitués à l'armée.

Les batteries de cet instrument sont très variées. Chaque batterie a son langage, son expression, son rythme musical.

Les grandes batteries sont :

Battre la diane; c'est la batterie maudite du soldat, car elle l'arrache aux douceurs du sommeil. Elle est pour le traupier ce qu'était le coq trop matinal des deux chambrières de la fable :

Comme elles l'avaient dit : la bête fut grippée!
Le réveille-matin eut la gorge coupée!

Battre la marche,—battre aux champs, pour avertir qu'on se met en route et pour rendre honneur au chef de l'Etat, à son ministre, à un maréchal de France, etc.

Battre l'assemblée ou le rappel, pour réunir sur la place d'armes ou sur un point quelconque les hommes disperses.

Battre la charge, pour marcher à l'ennemi.

Battre la retraite, pour se replier, changer de position et pour faire rentrer les soldats à la caserne. C'est le couvre-feu de l'armée.

Battre un ban pour la punition d'un militaire, la réception d'un officier, la décoration d'un soldat, etc. On ouvre et on ferme le ban. — Battre la frisesée, cette batterie est peu connue. Elle est pratiquée sur le champ de bataille pour faire avancer et donner un corps de troupes, pour indiquer qu'on pose le drapeau.

Battre la chamade, locution souvent employée sans qu'on en sache le vrai sens. Cette batterie a lieu dans une ville assiégée. Elle indique la capitulation. Toute résistance doit cesser dès que se fait entendre la chamade.

Battre la breloque ou la fascine se dit d'une batterie qui se fait d'une manière rompue, irrégulière. On se sert de cette locution, au figuré, on le sait, pour exprimer que telle personne tient des propos hors de sens. Battre à la paille, pour faire rompre les rangs —Battre au drapeau pour aller prendre le drapeau.—Battre la corvée pour la besogne du matin dans les casernes. — Battre la distribution, c'est celle qui est le plus goûtée par le troupier qui, à cet appel, va chercher et manger la soupe.—Battre le roulement pour annoncer l'arrivée d'un chef passant les troupes en revue.

Battre la générale : batterie d'alarme qui de jour et de nuit appelle les soldats aux armes. Cette sinistre exécution n'est que trop connue à Paris où, dans les émeutes et les révolutions, elle a retenti souvent pour faire prendre le fusil aux gardes nationaux.

N'oublions pas le tambour major!

C'est en 1651 que ce titre fut donné au chef des tambours dont le costume était pareil à celui du soldat. Il tenait en ses mains une baguette avec laquelle il battait les tambours dont la batterie était incorrecte. Depuis, cette baguette s'est transformée en une longue canne avec chaîne, pomme et bout d'argent.

Le luxe de l'uniforme des tambours-majors fut porté à ses dernières limites sous le Directoire, sous le Consulat et sous l'Empire.

—Peu de personnes savent dans quelle contrée croît cette petite plante jaune appelée l'*immortelle*, dont l'emploi est si répandu pour l'ornementation des tombes, ou du moins quel est son genre de culture.

L'immortelle est originaire de l'île de Crète et d'Afrique, où elle pousse naturellement. C'est dans les environs de Toulon, sur les lieux élevés, arides, dans le peu de terre qui nourrit déjà de nombreux oliviers, que l'on cultive l'immortelle.

On dit dans le pays qu'elle y a été apportée en 1815 par un jardinier du nom de Dagnan, qui tirait son profit de sa culture et de sa propagation.

On plante au mois de juin des boutures qui prennent racine avec une facilité étonnante. On repique en février suivant. La récolte se fait en juin. La première année la récolte en fleurs est assez faible; la seconde année donne une récolte maxima qui va ensuite en diminuant. La quatrième année, on arrache les vieux plants qu'on remplace par des boutures.

Lorsque l'immortelle est sèche, elle est mise en bottes et en caisses, puis expédiée à Paris, à Lyon et à Bordeaux.

La Russie en fait une grande consommation. On tient l'immortelle en diverses couleurs ; on la décolore. Une dissolution de borax produit sur l'immortelle un superbe rouge ponceau.

—Les *Annales d'Hygiène publique* nous apprennent que, depuis quelque temps, les Américains fabriquent et exportent en Europe une nouvelle espèce de fromage, qui n'est autre qu'un mélange de lait écrémé avec du lard ou avec de la margarine. Cette mixture a tout à fait l'aspect du meilleur fromage de Chester, et, en Angleterre, les marchands ne se font aucun scrupule de le vendre pour du véritable Chester.

Les chimistes ont reconnu que "c'était un aliment sain, quand il était fait avec du lard ou de la graisse de bœuf. Le fromage à la margarine passe pour plus nourrissant que celui fait avec du lard. Mais il est à craindre que l'on se serve d'autres graisses que celle du bœuf, et, par exemple, rien n'empêcherait les fabricants d'employer de la graisse de chevaux ou de porcs morts de maladie." Pouah!....

De l'éminent Dr C. C. Clark,

Oswego, N. Y.

Colden's Liquid Beef Tonic est certainement la *meilleure* de toutes les préparations de ce genre—*aliment et tonique*—que j'aie jamais employées. Le "Liquid Beef Tonic" est sans pareil pour ceux qui souffrent des maladies chroniques ou les convalescents, qu'il nourrit et fortifie". (*N'en prenez pas d'autre*) des pharmaciens.

—M. P. Werlein, marchand de pianos bien connu de cette ville, 135 rue du Canal, offre en vente un assortiment de superbes pianos des fabricants Chickering, Mathuschek, Hardman, et autres, à des conditions faciles. La supériorité des pianos Chickering et Mathuschek est incontestée et leur vogue s'accroît tous les jours. A une solidité de construction, ils joignent une élasticité de touche et une très grande pureté de son. Le public est invité à aller admirer ce vrai le assortiment d'instruments, où à se procurer un catalogue illustré renfermant la liste des prix. Instruments en location ou en vente pour des paiements comptants ou mensuels. Pianos et orgues accordés et réparés. On trouvera au magasin de M. Werlein des instruments de musique américains et étrangers de tous genres ainsi que toutes les nouveautés musicales, aux prix les plus réduits de la ville, au gros et au détail. M. et Mme Elie, depuis longues années versés en ce genre d'affaires, sont attachés à la maison Werlein.

L'ABEILLE
DU
1er SEPTEMBRE.

Le 1er septembre est la date officielle de la reprise des affaires. Nous publierons comme de coutume, ce jour-là, une revue complète des opérations commerciales et financières de l'exercice 1881-82. On y trouvera aussi les renseignements les plus exacts sur la situation industrielle et agricole de la Louisiane.

Comme il nous faudra, pour répondre aux nombreuses demandes qui nous parviennent déjà, opérer un tirage extraordinaire de notre numéro du 1er septembre, nous croyons devoir engager MM. les négociants, les propriétaires d'usines, les chefs d'établissements, les fabricants, tous ceux enfin qui à un titre quelconque ont besoin de la publicité, à recourir à celle que leur offre l'*Abeille*.

On se rappellera que nous nous adressons spécialement à la population francoaméricaine et aux populations latines, et que l'*Abeille* est le seul journal quotidien de langue française en Louisiane. Le 1er septembre est l'anniversaire de sa création : elle entrera ce jour-là dans la *cinquante-sixième* année de son existence.

Demande.

On demande un bon REPASSEUR qui connaisse son métier à fond. Inutile de se présenter sans cela.
S'adresser au
24 août—6f No 101 rue Royale.

On demande

Une petite MAISON meublée à Mandeville ou à Lewisburg jusqu'au 1er janvier. S'adresser en indiquant le prix à St D., au bureau de l'Abeille. 24 août—1f

B. TREMOULET,

Rue Decatur, No 7, vis à vis la Poste.

Vins de Bordeaux des meilleurs crûs, reçus de maisons de premier ordre.
Sherries de Duff, Gordon & Co